

PAUL ARÈNE

La Chèvre d'Or



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCI

1337

La Chèvre d'or

Paul Arène



Lemerre, Paris, 1893

Exporté de Wikisource le 15/03/2017

AU DOCTEUR

JEAN-MARTIN CHARCOT

En souvenir de nos voyages au joyeux pays de Provence, permettez-moi, cher Maître et cher Ami, de vous dédier La Chèvre d'Or. Ce petit roman romanesque ne parle pas de névrose. Peut-être vous plaira-t-il à cause de cela.

P. A.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

I. LETTRE D'ENVOI

- II. EN VOYAGE
- III. LA PETITE CAMARGUE
- IV. PATRON RUF
- V. LA CALANQUE
- VI. DANS LE VALLON
- VII. LA CHÈVRE D'OR
- VIII. AU BACCHUS NAVIGATEUR
- IX. LES PAPILLONS BLANCS
- X. INSTALLATION DANS LA TOUR
- XI. CLAVETTE ET CLOCHETTE
- XII. PANIER DE SOUHAITS
- XIII. LE TURBAN DU GRAND-ONCLE IMBERT
- XIV. LE PASSAGE D'ÂNE
- XV. LA FÊTE DE L'ÉMIR
- XVI. LE COUSIN Galfar
- XVII. À MONTE-CARLO
- XVIII. LES CHASSES DU CURÉ
- XIX. L'ERMITAGE
- XX. LE LIVRE DE RAISON
- XXI. LA FONTAINE
- XXII. LE ROCHER DE LA CHÈVRE
- XXIII. DISCOURS DE PEU-PARLE
- XXIV. UN BOUQUET
- XXV. LES OURSINS DU PATRON RUF
- XXVI. UNE AMBASSADE
- XXVII. PERPLEXITÉS SENTIMENTALES
- XXVIII. AU JARDIN
- XXIX. LES AMOURS DE GANTEAUME
- XXX. LES FLEURS DE LA REINE
- XXXI. SAINTE SARE
- XXXII. PREMIER BAISER

XXXIII. LE MISTRAL

XXXIV. CARTES SUR TABLE

XXXV. GUERRE DÉCLARÉE

XXVI. LES DEUX QUI SONT MORTS

XXVII. SALADIN ET LES PIÉMONTAIS

XXXVIII. COUP DOUBLE

XXXIX. LA PIERRE

XL. LA MESSE

XLI. LE VOL

XLII. « GUEITO ! »

XLIII. LE BON GENDARME

XLIV. LES SONGES

XLV. TOUJOURS LES SONGES

XLVI. CONVALESCENCE

XLVII. EN ROUTE POUR LA CALANQUE

XLVIII. PÊCHE À L'OURSIN

XLIX. LE SACRIFICE

L. JOURNÉE DE JOIE ET SOIR DE DEUIL

LI. LE DERNIER SECRET DE NORETTE

La Chèvre d'Or

I

LETTRE D'ENVOI

Ris, ne te gêne point, ami très cher, ô philosophe !

Je te vois d'ici lisant ces lignes au fond du fastueux cabinet encombré de la dépouille des âges où, parmi les tableaux anciens, les émaux, les tapisseries, pareil à un Faust qui serait bibelotier, tu passes au creuset de la science moderne ce que l'humanité gardait encore de mystères, et uses tes jours, poussé par je ne sais quel contradictoire et douloureux besoin de vérité, à réduire en vaine fumée les illusions de ce passé dont le reflet pourtant reste ta seule joie ; je le vois d'ici, et je devine la compatissante ironie qui, durant une minute, va éclairer ton numismatique profil.

Tel que tu me connais, devenu douteur par raison, guéri des beaux enthousiasmes et déshabitué de l'espérance, je suis très sérieusement occupé à la recherche d'un trésor.

Oui ! ici, en Provence, dans un pays tout de lumière et de belle réalité, aux horizons jamais voilés, aux nuits claires et sans fantômes, je rêve ainsi, éveillé, le plus merveilleux des rêves.

Folie ! vas-tu dire. Rassure-toi. Bientôt ta sagesse reconnaîtra qu'il me faudrait être fou pour renoncer à ma folie.

Car le trésor en question est un trésor réel, palpable, depuis plus de mille ans enfoui, un vrai trésor en or et qui n'a rien de chimérique. Bien que comparable aux amoncellements de bijoux précieux et de frissonnantes pierreries dont l'imagination populaire s'éblouissait au temps des *Mille et Une Nuits*, aucun génie, aucun monstre ne le garde et bientôt il m'appartiendra.

Comment ?... Laisse-m'en le secret une semaine encore.

Du reste j'avais, à ton intention, jeté sur le papier, d'abord pour occuper mes loisirs, plus tard pour amuser mon impatience, le détail exactement noté de mes sensations et de mes aventures depuis le jour de nos adieux.

Tu recevras le paquet en même temps que cette lettre. Tout un petit roman dont les circonstances ont seules tissé la trame et où ma volonté ne fut pour rien. Il n'y est question de trésor qu'assez tard. Je l'enverrai bientôt la suite et tu pourras ainsi t'associer aux émotions que je traverse. En attendant, montre-toi indulgent à ma chimère.

Pour te prouver que je suis lucide et que la manie des grandeurs ne m'a pas troublé le cerveau, je te jure qu'avant un mois, à Paris, je rirai avec toi et plus fort que toi de mes déconvenues si, au réveil, sous le dernier coup de pioche, je ne trouve, comme dans les contes, à la place du Colchos et de la Golconde espérés qu'un coffre verrouillé, des cailloux et des feuilles sèches.

II

EN VOYAGE

Me voici loin, résumons-nous !

Le bilan est simple : des amours ou soi-disant tels qui ne m'ont pas donné le bonheur ; des travaux impatients qui ne m'ont pas donné la gloire ; des amitiés, la tienne exceptée, qui m'ont toutes, en s'évaporant, laissé ce froid au cœur mêlé de sourde colère que provoque l'humiliation de se savoir dupe.

Bref ! je me retrouve de même qu'au début, avec en moins la foi dans l'avenir et ce don précieux d'être trompé qui, seul, fait la vie supportable. Je ne rappelle que pour mémoire une fortune fort ébréchée sans même que je puisse me donner l'excuse de quelque honorable folie.

J'avais très distinct le sentiment de cela, il y a un instant, dans l'éternelle chambre d'hôtel banale et triste, en écoutant l'horloge de la ville sonner.

Par une rencontre qui n'a rien de singulier, cette horloge, au milieu de la nuit, sonnait l'heure de ma naissance, cependant qu'à défaut de calendrier, un bouquet d'anniversaire, envoi d'une trop peu oublieuse amie, me disait avec une cruelle douceur le chiffre de mes quarante ans... Ne serait-ce point la cloche d'argent du palais d'Avignon, au même tintement grêle

et clair, qui ne sonnait qu'à la mort des papes ?

Il me semble qu'en moi quelque chose vient de mourir.

À quoi me résoudre ? M'établir pessimiste ? Non pas, certes ! J'aurais trop peur de ta bien portante raillerie.

Après tout, je ne suis plus riche : mais il me reste de quoi vivre libre. Je ne suis plus jeune : mais il y a encore une dizaine de belles années entre l'homme qui m'apparaît dans cette glace et un vieillard. Il est trop tard pour songer à la gloire : mais le travail, même sans gloire, a ses nobles joies.

Et, puisque je n'eus pas le génie d'être créateur, peut-être qu'un effort dans l'ordre scientifique, une série de recherches, établies nettement et courageusement poursuivies, me débarrasseront des désespérantes hésitations qui, si souvent, m'ont laissé tomber l'outil des mains à mi-tâche devant des entreprises trop purement imaginatives pour ne pas, à certains moments douloureux, apparaître creuses et vaines au raisonneur et au timide que le hasard a fait de moi.

Après avoir cherché, réfléchi, je me suis donc fixé une besogne selon mon courage et mes goûts.

Tu sais, s'il m'est permis d'employer une expression que tu affectionnes et que as même, je crois, un peu inventée, quel enragé *traditioniste* je suis.

En exil au milieu du monde moderne, j'ai cette infirmité qu'aucune chose ne m'intéresse si je n'y retrouve le fil d'or qui la rattache au passé. Mon sentiment, d'ailleurs, peut se défendre : l'avenir nous étant fermé, revivre le passé reste encore le seul moyen qui s'offre à nous d'allonger intelligemment nos quelques années d'existence.

Tu sais aussi, pour m'avoir souvent plaisanté sur un vague atavisme barbaresque que ton érudition moqueuse me prêtait, tu sais quel faible j'eus toujours pour les souvenirs de la civilisation arabe.

Dans ce beau pays où, par la langue et par la race, au-dessus du vieux tuf ligure, tant de peuples, Phéniciens, Phocéens, Latins, ont laissé leur marque, les derniers venus, les Arabes seuls m'intéressent.

Plus que la Grecque qui, avec ses yeux gris-bleu s'encadrant de longs sourcils noirs, évoque la vision de quelque Cypris paysanne, plus que la Romaine dont souvent tu admiras les fières pâleurs patriciennes, me plaît, rencontrée au détour d'un sentier, la souple et fine Sarrasine, aux lèvres rouges, au teint d'ambre. Et tandis que d'autres sentent leur cœur battre à la trouvaille d'un fragment d'urne antique ou d'une main de déesse que le soleil a dorée, je ne fus jamais tant ému qu'un jour, dans Nîmes, près des bains de Diane, dont les vieilles pierres disparaissaient sous un écroulement de roses, en foulant, parmi les débris, le plafond de marbre fouillé et gaufré que les envahisseurs venus d'Afrique par l'Espagne ajoutèrent ingénument aux ornements ioniens du temple des nymphes.

On accueillit en amis, chez nous, ces chevaleresques aventuriers qui, au milieu du dur moyen-âge, nous apportaient, vêtus de soie, la grâce et les arts d'Orient. Quand les Arabes vaincus se réembarquèrent, la Provence entière pleura comme pleurait Blanche de Simiane au départ de son bel émir.

J'avais entrepris autrefois sur ce sujet un travail, hélas ! interrompu trop vite, et retrouve même fort à propos un carnet jauni dont bien des pages sont restées blanches. Je ferai

revivre, en les complétant, ces notes longtemps oubliées. Je recommencerai mes longues courses sous ce ciel pareil au ciel d'Orient, à travers ces rocs mi-africains qui portent le palmier et la figue de Barbarie, le long de ces *calanques* bleues propices au débarquement, de ces plages où, dans le sable blond, s'enfonçait la proue des tartanes.

Heureux le soir et n'ayant pas perdu ma journée, si je découvre quelque nom de famille ou de lieu dont la consonance dise l'origine, si j'aperçois au soleil couchant, près de la mer, sur une cime, quelque village blanc, avec une vieille tour sarrasine gardant encore ses créneaux et l'amorce de ses moucharabis.

Dans ce pays hospitalier, indulgent aux mauvais chasseurs, un fusil jeté sur l'épaule me donnera l'accès auprès des paysans.

La mission, gratuite d'ailleurs et peu déterminée, que ton amitié, à tout hasard, m'avait obtenue du ministère, me fera bien accueillir des savants locaux, des curés, des instituteurs, et me permettra de fouiller les vieux cahiers de tailles, les cadastres, les résidus d'archives.

Et, après un mois ou deux de cette érudition en plein air, j'espère te rapporter sinon d'importantes découvertes, du moins un ami solide et bronzé à la place du Parisien ultra-nerveux que tu as envoyé se refaire l'esprit et le corps au soleil.

III

LA PETITE CAMARGUE

Mais avant d'entrer en campagne, avant de mettre à exécution tous ces beaux projets, j'aurais besoin de me recueillir quelques jours. Si j'allais demander l'hospitalité à patron Ruf ? Il vit sans doute encore. Nous sommes liés depuis quatre ans, et voici comment je fis sa connaissance.

Je voyageais, suivant la côte de Marseille à Nice, quand un soir, pas bien loin d'ici, aux environs de l'Estérel, mon attention fut attirée par une demeure rustique dont la singularité m'intéressa.

C'était, au pied d'un rocher à pic, une de ces cabanes basses spéciales au delta du Rhône, faites de terre battue et de roseaux, et d'une physionomie si caractéristique avec leur toit blanc de chaux, relevé en corne.

Le rocher, évidemment, plongeait autrefois dans la mer ; mais l'amoncellement de sables rejetés là par les courants, l'alluvion d'une petite rivière dont l'embouchure paresseuse s'étale en dormantes lagunes avaient peu à peu fait de la baie primitive une étendue de limon saumâtre coupée çà et là de flaques d'eau où poussent des herbes marines, quelques joncs et des tamaris.

Trouver ainsi, en pleine Provence levantine, une minuscule Camargue et sa cabane de gardien avait déjà de quoi me surprendre ; mais mon étonnement fut au comble quand j'aperçus, raccommoquant des filets devant la porte, une femme vêtue du costume rhodanien.

À mon approche, l'homme sortit. Je le saluai d'un « bien le bonjour ! » Au bout d'un moment nous nous trouvions les meilleurs amis du monde.

Ruf Ganteaume, et plus usuellement patron Ruf, compromis en 1851 pour avoir, avec son bateau, facilité la fuite de quelques soldats de la résistance, s'en était tiré, ma foi ! à bon compte, évitant Cayenne et Lambessa, par un internement aux environs d'Arles.

Plus heureux que d'autres, en sa qualité de pêcheur, il put gagner sa vie sur le fleuve, se maria et revint au pays après l'amnistie, avec sa femme, née Tardif, des Tardif de Fourques, et qu'il continuait à appeler Tardive.

Ruf et Tardive avaient un fils qu'ils voulurent me présenter.

On cria : « Ganteaume ! Ganteaume ! » Je m'attendais à quelque solide gaillard déjà tanné par le soleil et la mer ; je vis sortir d'une touffe de tamaris un tard-venu de dix ans, les cheveux ébouriffés, l'air sauvage, tenant par les pattes une grenouille qu'il venait de capturer. C'était M. l'Aîné, porteur du nom, c'était Ganteaume.

Je parvins à apprivoiser Ganteaume, et vécus chez ces braves gens toute une semaine. J'avais promis de leur donner de mes nouvelles. Je ne l'ai point fait. Me reconnaîtront-ils après quatre ans ?...

Ils m'ont reconnu, et j'ai trouvé toutes choses en état.

Une cabane toujours neuve ; car Ruf, à chaque automne, en renouvelle la toiture de roseaux, et Tardive, tous les samedis, Ganteaume tenant le seau où flotte la chaux délayée, rebadigeonne crête et murs, suivant la coutume du pays d'Arles.

Comme changement, quelques rides sur la face incrustée de sel du patron, et quelques fils d'argent dans les bandeaux grecs de Tardive.

Ganteaume, poussé vite, est devenu un vaillant garçonnet aux cheveux frisottants de petit blond qui brunira. Ganteaume ne pêche plus aux grenouilles. Quand il ne va pas à la mer, il monte Arlatan, un étalon camarguais, blanc comme la craie, vif comme la poudre, que son père, avec le harnachement en crin tressé, les étriers pleins, la haute selle, ramena de Fourques où l'avait appelé un héritage.

Mon installation est bientôt prête. Ganteaume, qui couchera à côté de ses parents, me cède sa chambre ; il me semble qu'elle m'attendait.

En l'honneur de mon arrivée, on a dîné d'une bouillabaisse pochée par patron Ruf lui-même et servie, suivant l'usage, sur une écorce de liège oblongue creusée légèrement, pareille à un bouclier barbare. Nous avons chacun pour assiette une moitié de nacre, moules gigantesques aux reflets d'argent et d'acajou que les barques, à grand effort, d'un câble noué en nœud coulant, arrachent dans les récifs du golfe.

À part ce détail tout local des assiettes et du plat, j'aurais pu, avec cet horizon d'eaux miroitantes, de tamaris en dentelle sur

l'or du couchant, et le clairin d'Arlatan qui tintait, me croire au bord du Vaccarès, dans quelque coin perdu, entre la tour Saint-Louis et les Saintes.

Derrière les dunes, la vague chantait.

Jusqu'à minuit, Tardive, belle d'humble orgueil, me fit l'éloge de son bonheur. Ganteaume sommeillait. Patron Ruf fumait sans rien dire. Et j'admirais cet inconscient poète qui, pour que sa femme se sentît heureuse et l'aimât, sur un peu de terre amoncelée par l'eau d'un ruisseau, lui avait refait une patrie.

IV

PATRON RUF

Patron Ruf, en réalité, vit de sa pêche que Tardive, montée sur Arlatan, va deux ou trois fois par semaine vendre à la ville. Mais son orgueil est d'être corailleur.

Ne devient pas corailleur qui veut ! Le titre se transmet de père en fils, et les membres de la corporation, une fois reçus, jurent le secret.

Un triste métier, paraît-il, que celui de mousse apprenti. Patron Ruf a passé par là, restant des journées entières au fond du bateau — pendant que l'équipage, avant de promener le filet-drague dans les hauts-fonds, s'orientait, pour reconnaître les endroits propices, sur quelque rocher remarqué, quelque *ensignadou* de la côte — et ne respirant guère que le soir, quand, la journée finie, le bateau amarre, il s'agissait de chercher de l'eau, de ramasser du bois et de faire la bouillabaisse.

À seize ans, patron Ruf avait été initié. Et maintenant encore, dès que les mois d'été arrivent, le diable ne l'empêcherait pas d'aller rejoindre la flottille des Confrères au cap d'Antibes. Expéditions mystérieuses où l'on emporte deux, trois jours de vivres, où l'on feint d'embarquer pour Gênes, la

Corse, la Sardaigne, bien qu'en somme on ne perde guère la terre de vue.

Juin approchant, patron Ruf parle de partir, d'emmener cette fois Ganteaume.

Mais Tardive gardera Ganteaume, et c'est là leur seule querelle.

En attendant, patron Ruf m'a pris pour second. Tous les matins nous filons au large jeter le *ganqui* ou bien tendre les *palangrottes*.

Hier, la mer est devenue grosse subitement.

Un peu de mistral soufflait ! nous avons dû, au retour, tirer des bordées.

Patron Ruf tenait la barre et ne parlait pas. Ganteaume courait pieds nus sur le plat-bord, tout entier à sa voile et à ses cordages. Et tandis que les grandes lames, lentes et lourdes, se déroulaient sous le soleil pareilles à du plomb fondu, je m'amusais, passager inutile, à regarder la côte aride, les collines échelonnées montant ou s'abaissant les unes derrière les autres selon que la bordée nous rapprochait de la rive ou bien nous ramenait au large.

À la cime d'un pic, dans le soleil, une tache blanche brillait. Je demandai : — « Est-ce un village ? » — Le Puget... répondit patron Ruf sans lâcher sa pipe. — Le Puget-Maure ! » ajouta Ganteaume.

L'aspect du lieu, ce nom sarrasin, surexcitaient ma curiosité savante. J'aurais voulu d'autres détails. Mais patron Ruf, furieux d'un coup de barre donné à faux, s'obstinait dans sa taciturnité : malgré mon impatience, je dus me résigner et

attendre que la belle humeur lui revint avec le beau temps. Aujourd'hui le vent a augmenté.

Au *cagnard*, entre deux buttes de sable tiède où le vif soleil des jours de mistral allume des paillettes, nous causons, patron Ruf et moi, tandis que là-bas Tardive cuisine et que Ganteaume vagabonde sur la plage ramassant, pour me les montrer, des coquilles, des os de seiche, des pierres ponces, et les épis d'algue feutrés en boules brunes que rejette au milieu de flocons d'écume la grande colère de la mer.

Dans nos conversations, c'est généralement de politique qu'il s'agit.

Grave, rasé, l'air d'un Latin, patron Ruf, plus que jamais, maintient la République. Paris le préoccupe beaucoup. Il en admire les grands hommes. Et n'ayant guère pour lecture qu'un vieux Plutarque dépareillé, il se figure Paris comme Rome ou Athènes. Il possède dans sa cabane un buste en plâtre de Marianne qu'il appelle sérieusement la déesse et qui fait pendant à une sainte Marthe domptant la tarasque, que Tardive apporta de Tarascon. Les jours de fête, Tardive partage ses fleurs entre sainte Marthe et Marianne. Parfois aussi elle se révolte :

— « Eh té ! qu'est-ce qu'elle peut nous donner de plus ta République ? N'avons-nous pas une maison, un bon bateau, un bel enfant ?... » À quoi patron Ruf répond : — « Tout le monde n'est pas comme nous. Il y a des pauvres dans les grandes villes. Les femmes ne comprennent pas ça ! La gloire de la République, c'est de songer au sort des pauvres. »

Pour une fois cependant nous laissons la politique tranquille.

Encore préoccupé de notre traversée d'hier, j'ai remis sur le tapis ce village du Puget-Maure, entrevu de loin et si étrangement perché.

— « Drôle d'idée de vouloir vous perdre dans ce paradis des coulevres. Le Puget n'est même plus un village. Il y a cent ans, je ne dis pas. Mais depuis, ce qu'il pouvait rester de bon là-haut, terre et habitants, est descendu en plaine. Le roc seul persiste, avec une vingtaine de familles qui font semblant de cultiver ce que la pluie a laissé dans les creux. Et quelles familles ! des gens à figure de bohémiens qui ne se marient qu'entre eux, par fierté, disent-ils, mais aussi par misère. Tout ce vilain monde n'aurait qu'à mourir de sa belle faim. Seulement les femmes, un peu sorcières, vont à la ville les jours de marché vendre des fromageons et des plantes de montagne. Les hommes, eux, braconnent malgré les gendarmes, et la poudre ne leur coûte pas cher. »

Patron Ruf ne se doute pas qu'en disant du mal du Puget-Maure, il ne fait qu'augmenter mon désir.

— « Vous ne trouverez même plus de route. Il en existait une autrefois. L'orage l'a changée en ravine, et les gens du Puget se croient trop grands seigneurs pour faire métier de cantonniers. »

Mon obstination pourtant a fini par vaincre les résistances de patron Ruf, qui, Romain dans le sang, hait par instinct ces races bédouines, et, vieil homme de mer, considère comme une aventureuse expédition cette marche de quelques heures en montagne.

Patron Ruf s'est même rappelé fort à propos qu'il possédait

là-haut un ami.

— « Un ancien capitaine caboteur, brave homme, mais à moitié fou, qui s'est mis en tête d'aller vivre au Puget-Maure avec sa fille. Ils habitent le château. Vous verrez ce château : je ne le changerais pas pour le mien. »

Que patron Ruf déverse à l'aise son mépris sur le Puget-Maure !

L'important c'est qu'aussitôt le beau temps revenu, il doit me conduire en barque jusqu'à la calanque d'Aygues-Sèches, où tombe le Riou qui passe au Puget. Je pourrai de là, paraît-il, en remontant le lit du torrent, gagner le village sans trop de peine. Les torrents, ici comme en Grèce, sont encore, pendant l'été, les plus praticables des chemins.

